

Sous la direction de
Nicolas BOURGUINAT et Nikol DZIUB

L'amitié dans la littérature de voyage

Usages et représentations
(XVIII^e-XX^e siècle)



PRESSES UNIVERSITAIRES DE STRASBOURG

*Ouvrage publié avec le soutien de l'Université de Strasbourg,
de l'UMR Arts, civilisation et histoire de l'Europe (ARCHE), UMR 3400
et de l'UR Institut de recherche en langues et littératures européennes (ILLE), UR 4363*

Illustration de couverture :
Augustus Leopold Egg, *The Travelling Companions*,
huile sur toile, 1862, Birmingham Museum & Art Gallery.
Domaine public.

Photographie prise par le Birmingham Museums Trust,
sous licence CC0

ISBN: 979-10-344-0221-2
© 2024 Presses universitaires de Strasbourg
4 rue Blaise Pascal – CS 90032
F – 67081 Strasbourg Cedex

Introduction

L'amitié viatique

Nicolas BOURGUINAT* et Nikol DZIUB**

Voyager, n'est-ce pas, en quittant son horizon familial et ses repères familiaux comme amicaux, prendre le risque de la solitude ? Et devoir en prendre, bien souvent, son parti ? C'est ce que suggère en tout cas l'*incipit* des *Rêveries du promeneur solitaire* (1782) : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même¹. » Quels recours, dès lors, pour le voyageur qui désire lutter contre l'isolement ? Dès l'abord, plusieurs réponses se proposent : le voyage à plusieurs ; la fraternisation avec les étrangers rencontrés en voyage ; mais aussi, au moment de la rédaction du récit du voyage, l'écriture à plusieurs.

Car il va de soi que, dans les faits sinon dans la fiction mentale qu'il construit, le voyageur est rarement véritablement seul au cours de son voyage : il peut éprouver un sentiment de solitude morale ou affective, mais il est presque toujours entouré de ses semblables (à défaut de ses frères), et il est bien rare qu'il n'entre pas en communication avec ceux qui l'entourent ; de plus, le sentiment de l'amitié affleure bien souvent : quand il ne part pas en compagnie d'amis, le voyageur emporte avec lui le souvenir d'amitiés sédentaires

* Université de Strasbourg

** Université de Haute-Alsace

1. ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, dans *Œuvres complètes*, vol. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 1078.

qu'il peut cultiver par l'échange de lettres ; et une dilection spontanée le porte aussi, parfois, vers de quasi-inconnus avec qui il songe à reformer la société idéale qu'est celle des amis. Pourtant, ce croisement de notions – voyage d'une part, amitié d'autre part – n'a fait, en tant que tel, l'objet que de peu de publications, et ce volume a donc pour ambition de commencer à combler une lacune.

Les études qui se focalisent sur les relations interpersonnelles² dans le cadre de l'expérience du voyage, si elles sont assez nombreuses, s'intéressent peu au sentiment amical pour lui-même. En outre, quand elles se concentrent sur l'amitié, elles s'inscrivent en général dans le champ des études sociologiques ou de l'histoire du tourisme, et se fondent non sur des corpus littéraires (ou sur des textes publiés), mais sur des données récoltées à l'occasion d'entretiens provoqués pour l'étude³.

Curieusement, parmi les travaux qui s'intéressent à la question amicale dans le cadre du voyage, plusieurs relèvent des études de genre, ou du moins mettent l'accent sur la question du voyage des femmes. Bente Heimtun et Fiona Jordan⁴, par exemple, étudient les détériorations de l'amitié chez des femmes norvégiennes et britanniques qui voyagent à plusieurs (mais là encore, leur étude se situe dans le champ de l'histoire du tourisme, avec une double dimension de sociologie et de psychologie genrées). Floris Meens et Tom Sintobin, de leur côté, ont dirigé en 2020 un volume⁵ qui s'inscrit explicitement dans le prolongement des études portant sur les interactions entre individus en voyage, mais avec une focalisation particulière sur la question du genre. L'amitié, bien entendu, se rencontre dans ces études comme un fait sentimental, mais elle n'y est pas discutée pour elle-même, la notion de *companionship* y étant beaucoup plus centrale.

-
2. MEE Catharine, *Interpersonal Encounters in Contemporary Travel Writing. French and Italian Perspectives*, Londres/New York, Anthem Press, 2014.
 3. GLOVER Troy D., FILEP Sebastian, « On Kindness of Strangers in Tourism », *Annals of Tourism Research*, vol. 50, 2015, p. 159-162 ; MATTEUCCI Xavier, VOLIĆ Ivana, FILEP Sebastian, « Dimensions of Friendship in Shared Travel Experiences », *Leisure Sciences*, vol. 44, n° 6, 2022, p. 697-714.
 4. HEIMTUN Bente, JORDAN Fiona, « Wish YOU Weren't Here! Interpersonal Conflicts and the Touristic Experiences of Norwegian and British Women Traveling with Friends », *Tourist Studies*, vol. 11, 2011, p. 271-290. De Heimtun, on pourra lire aussi HEIMTUN Bente, « The Friend, the Loner and the Independent Traveler: Norwegian Midlife Single Women's Social Identities when on Holiday », *Gender, Place and Culture*, vol. 19, 2012, p. 83-101.
 5. MEENS Floris, SINTOBIN Tom, *Who is Carrying the Luggage? Gendered Discourses on Companionship in Travel Writing: An Introduction*, Londres/New York, Routledge, 2018.

Il n'en va pas de même, en revanche, de l'essai de Tomoe Kumojima, *Victorian Women's Travel Writing on Meiji Japan. Hospitable Friendship*⁶ (2022), qui examine un cas particulier d'amitié viatique construite par des actrices féminines du dialogue interculturel. C'est, sans doute, parmi les publications existantes, l'une de celles qui s'approchent le plus de notre angle d'analyse, à ceci près, que, par la réunion d'études de cas s'étendant sur plusieurs siècles et sur plusieurs aires, nous avons voulu donner une dimension transversale et donc théorique à notre volume; et que notre perspective, si elle n'exclut en aucune façon cette question cruciale, n'est pas essentiellement genrée. Une autre publication importante est l'essai de Margot Irvine, *Pour suivre un époux. Les récits de voyage des couples au XIX^e siècle*⁷ (2008); lequel essai toutefois, s'il explore bien la question du voyage à plusieurs, se focalise sur une configuration d'autant plus particulière qu'elle ne se réduit pas seulement au voyage à deux, mais au voyage entre époux, de telle sorte que, s'il s'inscrit bien dans l'histoire des sentiments et de la sociabilité, c'est pour y étudier, conjointement à la question du voyage, un fait – le fait marital – qui est somme toute assez éloigné du fait amical qui nous intéresse dans ce volume.

La question du voyage à deux constitue, cela dit, une autre sous-branche importante des études viatiques. Dans cette perspective, la principale publication récente est le numéro 3 de la revue *Viatica*⁸ (2016), qui propose un dossier intitulé «Écrire le voyage à deux». Mais ce dossier, quoique riche d'enseignements théoriques, est consacré principalement à un corpus anglophone, et se concentre sur une configuration particulière (le voyage en duo), et sur la question de l'écriture – centrale dans notre volume également, mais que nous avons voulu étudier conjointement à des questions relevant de l'histoire des imaginaires du voyage et de la sociabilité. Dans le même registre, on peut citer aussi les travaux de Michel Lafon et Benoît Peeters, qui, dans *Nous est un autre: enquête sur les duos d'écrivains*⁹ (2006), s'intéressent entre autres à

-
6. KUMOJIMA Tomoe, *Victorian Women's Travel Writing on Meiji Japan. Hospitable Friendship*, Oxford, Oxford University Press, 2022.
 7. IRVINE Margot, *Pour suivre un époux. Les récits de voyage des couples au XIX^e siècle*, Québec, Éditions Nota bene, 2008.
 8. ROUHETTE Anne (coord.), *Viatica*, vol. 3: *Écrire le voyage à deux*, 2016. DOI: 10.52497/viatica3.
 9. LAFON Michel, PEETERS Benoît, *Nous est un autre. Enquête sur les duos d'écrivains*, Paris, Flammarion, 2006.

Flaubert et Du Camp, mais aussi au livre de Cortázar et Dunlop, *Les Autonautes de la cosmoroute* (*Los Autonautas de la cosmopista*, 1982). Et, toujours sur le sujet de la co-auctorialité viatique, Zoe Bolton a consacré en 2010 une étude¹⁰ intéressante à la fameuse *History of a Six Weeks' Tour* de Mary et Percy Shelley (dont les textes ont aussi été étudiés du point de vue des représentations du tourisme à plusieurs par George G. Dekker dans une publication de 2005¹¹).

Enfin, dernier territoire de la littérature de voyage dont dépend notre travail collectif: les recherches se situant à l'intersection des études viatiques et des études épistolaires. La lettre est en effet l'un des lieux privilégiés de la construction et/ou de l'expression de l'amitié en voyage. Outre les deux volumes collectifs fondamentaux que sont *La Lettre de voyage*¹² (publié sous la direction de Pierre-Jean Dufief en 2007) et *La Lettre trace du voyage à l'époque moderne* (publié sous la direction d'Isabelle Keller-Privat et Karin Schwerdtner en 2019¹³), on peut mentionner ici les contributions recueillies en 2018 par Philippe Antoine et Vanezia Pârlea sous le titre *Voyage et intimité*¹⁴, où il est certes principalement question de l'exhibition du moi du voyageur en lieu et place des représentations de l'ailleurs qu'on attendrait omniprésentes dans la littérature de voyage, mais où la question du partage amical de l'intimité, notamment *via* la correspondance, est également centrale.

Notre recherche collective s'inscrit donc dans le contexte d'un intérêt déjà marqué des représentants des études viatiques pour les questions des relations interpersonnelles en voyage, du voyage à plusieurs et de l'écriture du voyage en duo, mais elle a pour spécificité de se focaliser sur les constructions et les représentations de l'amitié, qui n'ont jusqu'à présent

-
10. BOLTON Zoe, « Collaborative Authorship and Shared Travel in *History of a Six Weeks' Tour* », dans MEKLER L. Adam, MORRISON Lucy (dir.), *Mary Shelley: her Circle and her Contemporaries*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2010, p. 7-27.
 11. DEKKER George G., « Mary Shelley and the Fictions of Companionable Tourism », dans *The Fictions of Romantic Tourism: Radcliffe, Scott, and Mary Shelley*, Stanford, Stanford University Press, 2005, p. 200-220.
 12. DUFIEF Pierre-Jean (dir.), *La Lettre de voyage*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.
 13. KELLER-PRIVAT Isabelle, SCHWERDTNER Karin (dir.), *La Lettre trace du voyage à l'époque moderne et contemporaine*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2019.
 14. ANTOINE Philippe, PÂRLEA Vanezia (dir.), *Voyage et intimité*, Paris, Lettres modernes-Minard/Classiques Garnier, 2018.

été approchées que par le biais d'études de cas trop rarement croisées. Le parcours que nous proposons s'articulera plus précisément autour de quatre axes : l'amitié comme viatique ; les relations entre écriture viatique et amitié ; les liens entre création viatique et amitiés intermédiales ; enfin, les politiques de l'amitié en voyage.

L'amitié comme viatique

Certains voyageurs semblent d'autant mieux jouir de la douceur de l'amitié qu'ils sont loin de chez eux – comme si le contraste entre l'étrangéité constitutive de l'ailleurs et la familiarité essentielle de l'ami fonctionnait à la manière d'un révélateur. Certains textes de George Sand sont à cet égard particulièrement éloquents : les amis qu'on « emporte » avec soi en voyage semblent presque s'apparenter, aux yeux de la romancière (qui en 1833 part en Italie avec Musset, et qui en 1836 voyage en Suisse avec Liszt et Marie d'Agoult – sans oublier, bien sûr, le voyage avec Chopin à Majorque en 1838-1839), à un *viatique*. Dans les *Lettres d'un voyageur* (1834-1836), elle écrit ainsi : « Torcello est un désert cultivé. [...] J'avais sur la tête le plus beau ciel du monde, à deux pas de moi les meilleurs amis¹⁵. » « Un désert cultivé » : n'est-ce pas là une figuration topique particulièrement efficace de l'espace étranger parcouru en compagnie d'amis ? Et ailleurs dans le même texte, George Sand fait l'éloge de l'amitié, qui fonctionne cette fois comme un viatique à l'échelle existentielle : « Bénis soient [mes amis] ! Ils m'ont fait croire à quelque chose, ils ont planté dans mon naufrage une ancre de salut¹⁶. » En outre, si l'amitié protège de la solitude du voyage (et du désarroi existentiel), en retour le voyage fortifie les amitiés, dont il découvre toute la profondeur. À propos de « Malgache » (c'est-à-dire du botaniste Jules Néraud de Vavre), ainsi, George Sand note : « C'est alors qu'étant tous deux fixés dans le pays, et notre connaissance ayant commencé sous des auspices aussi sympathiques, nous nous liâmes d'une vive amitié. Un voyage de bohémiens que nous fîmes dans les montagnes de la Marche, jusqu'aux belles ruines

15. SAND George, « Lettres d'un voyageur », *Revue des Deux Mondes*, septembre 1834, seconde quinzaine, p. 735.

16. SAND George, « Lettres d'un voyageur », *Revue des Deux Mondes*, mai 1835, seconde quinzaine, p. 709.

de Crozant, nous révéla tout à fait l'un à l'autre¹⁷. » Et l'amitié occupe une place si importante dans ces lettres viatiques, qu'elle en devient en quelque sorte la matrice énonciative : « J'ai été poussée, par un instinct individuel que je ne sais pas qualifier, à écrire ma vie jour par jour, en m'épanchant dans le sein de l'amitié¹⁸. » Là encore, l'amitié comme condition *sine qua non* de l'échange épistolaire fonctionne comme un viatique : « Écrivons-nous tous les jours, je t'en prie ; je sens que l'amitié seule peut me sauver¹⁹. » Et parfois, George Sand va jusqu'à faire de l'amitié un viatique au sens suprême, religieux, du terme : « Il me semble que tant que j'aurai à mon côté un ami sincère et fidèle, je ne peux pas mourir désespérée ; [j'ai] fait jurer [à Rollinat], ce soir, qu'il assisterait à ma dernière heure, et qu'il aurait le courage de ne point m'en dissuader²⁰. » L'image revient plus d'une fois : « Ô amitié ! sobre de démonstrations et forte de dévouements, qui te paiera de ce que tu supportes d'heures sombres et de funestes pensées auprès d'une âme moribonde ! Assis comme un médecin sans espoir au chevet d'un ami expirant, [Rollinat] semble tâter le pouls à mon désespoir et compter ce qu'il me reste de jours mauvais à subir²¹. »

Mais, au-delà de ce cas particulier, dont on pourrait penser qu'il découle d'un imaginaire romantique de l'amitié, l'image de l'amitié comme viatique a-t-elle une validité transhistorique ? La contribution de Gilles Bertrand, consacrée aux « formes de l'amitié en voyage dans l'Italie au XVIII^e siècle », montre en tout cas qu'à l'époque des Lumières, la sociabilité en général et l'amitié en particulier fonctionnent comme une sorte de viatique social, et qu'elles constituent même une condition *quasi sine qua non* du voyage : « Le XVIII^e siècle a aimé le voyage en compagnie et les récits ont laissé peu de place à l'expression du moi. La sociabilité y étant une condition du bonheur, les liens forts avec d'autres personnes étaient indissociables du voyage. » En l'occurrence, c'est donc à l'échelle des représentations sociales que la relation amicale devient indissociable du voyage.

17. *Ibid.*, p. 711.

18. SAND George, « Lettres d'un voyageur », *Revue des Deux Mondes*, juin 1836, première quinzaine, p. 513.

19. *Ibid.*, p. 516.

20. *Ibid.*, p. 521.

21. *Ibid.*, p. 522.

Mais à la même époque, c'est aussi parfois l'écriture du voyage qui dépend d'une configuration énonciative amicale: ainsi, dans son article consacré aux *Lettres d'Italie* du Président de Brosses (lequel, « alors âgé de 30 ans, quitt[e] Dijon, en juin 1739, pour découvrir l'Italie du Nord »), Marianne Charrier-Vozel note que le voyageur « trouve, avec la tradition de la lettre de relation, des modèles à parodier », de telle sorte que « l'expression de l'amitié dans les lettres de voyage » devient alors une convention d'écriture qui rend viable le récit du voyage, le voyageur-épistolier s'efforçant, comme une vraie Shéhérazade, de ne pas « lasser » le destinataire de sa relation.

Parfois cependant, l'amitié est plus concrètement indispensable à la sécurité du voyageur. Ainsi, quand en 1930 Michel Vieuchange part pour la ville-tabou de Smara, interdite aux Européens, il compte sur l'amitié viscérale que lui porte son frère²² Jean pour le préserver à distance des dangers qui le menacent: comme le rappelle Małgorzata Sokołowicz, « Jean est là pour secourir son frère au cas où celui-ci serait “captif ou blessé” ». Par l'intermédiaire des autochtones, il lui fait parvenir de l'argent, des médicaments, des provisions, attend de ses nouvelles et, bien sûr, son retour ». On assiste donc ici à une réification, sinon de l'amitié elle-même, du moins de son rôle viatique.

Réification que l'on retrouve, *mutatis mutandis*, dans le voyage égyptien de Max Frisch et Peter Noll (1982): ce dernier, atteint d'un cancer, est pour ainsi dire moribond, et son ami doit prendre soin de lui, puis organiser son rapatriement d'urgence, car le voyage est trop pénible pour le malade. Mais au-delà des soins que l'ami bien-portant peut apporter à l'ami souffrant, l'étude de Régine Battiston montre que ce voyage amical constitue en quelque sorte une préparation au « dernier voyage » que s'apprête à faire Peter Noll: les deux hommes vont en effet visiter les tombeaux de la Vallée des Rois, et s'interrogent sur la conception incertaine de la mort que manifestent les rites funéraires des Égyptiens.

22. Nous avons parfaitement conscience du fait que la plupart des travaux sur l'amitié partent du principe qu'elle constitue un « lien de bienveillance et d'intimité [...] ne se fondant ni sur la parenté, ni sur l'attrait sexuel, ni sur l'intérêt ni sur les convenances sociales » (MAISONNEUVE Jean, *Psychologie de l'amitié*, Paris, Presses universitaires de France, 2018, p. 3). Il nous semble toutefois que cette définition même indique que la parenté biologique n'exclut pas l'amitié symbolique: ce qui compte pour qu'il puisse y avoir amitié dans un cadre familial, c'est que le sentiment d'affection ne soit pas le résultat de la parenté.

Cela dit, au-delà des circonstances particulières qui rendent l'amitié indispensable à certains voyageurs, n'existe-t-il pas aussi des *types de voyage* que l'on ne saurait accomplir à plusieurs sans le soutien de l'amitié? On pense inévitablement au voyage en mer. Prenons l'exemple de l'odyssée du voilier *Damien*: si Gérard Janichon et Jérôme Poncet peuvent affronter le redoutable itinéraire qu'ils se sont imposé (pôle Nord, pôle Sud, et entre les deux, l'Amazone), et mener à bien leur long périple de près de quatre ans et demi réalisé entre 1969 et 1973, « dans des conditions de mer face auxquelles ils montrent beaucoup de circonspection mais qui n'en étaient pas moins difficiles et dangereuses », c'est d'abord et avant tout parce qu'ils sont liés par une amitié qui fait que la vie à bord a parfois les apparences d'une vie de couple ou de famille, le navire lui-même faisant d'ailleurs figure de troisième ami plus précieux et essentiel encore que les deux hommes.

Écriture viatique et amitié

Poncet et Janichon, toutefois, ne poussent pas l'amitié jusqu'à écrire le voyage à deux: seul le second signe le récit de leur périple. D'autres, cependant, et parmi les plus éminents, tentèrent l'expérience d'une publication partagée. Parmi les plus célèbres des voyages entre amis, on pense spontanément à celui que Gustave Flaubert et Maxime Du Camp font en Bretagne en 1847, et qu'ils racontent dans *Par les champs et par les grèves*. Certes, plus que d'un récit à quatre mains, il s'agit de l'entremêlement de deux récits écrits séparément, les chapitres de Du Camp paraissant d'ailleurs dès 1852, tandis que ceux de Flaubert ne seront publiés qu'en 1881. Mais, au-delà du voyage commun, le projet d'écriture a bien été conçu à deux²³. En témoigne telle lettre de Flaubert à Louise Colet: « Ce livre aura XII chapitres. J'écris tous les chapitres impairs, 1, 3 etc. Max tous les pairs²⁴ ». Ce qui ne signifie pas qu'il n'existe pas une

23. On pourra citer, dans la même veine, la *History of a Six Weeks' Tour through a Part of France, Switzerland, Germany, and Holland; with Letters Descriptive of a Sail Round the Lake of Geneva and of the Glaciers of Chamouni* de Mary et Percy Shelley, publiée à l'automne 1817, même si là aussi une certaine hiérarchie de fait sinon de droit se fait jour, Mary ayant bien davantage contribué à l'écriture de ce récit de voyage que Percy. Voir l'introduction d'Anne Rouhette à son édition de *l'Histoire d'un voyage de six semaines*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2015.

24. FLAUBERT Gustave, « Lettre à Louise Colet, octobre 1847 ». URL: <https://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/correspondance/10-octobre-1847-de-gustave-flaubert-%C3%A0-louise-colet/?year=1847&page=4> (consulté le 27 novembre 2021).

hiérarchie entre les deux voyageurs ; car « c'est Flaubert qui assure l'unité du livre : les douze sommaires sont de sa main, et Du Camp travaille d'après ses indications, et même, pendant quelque temps, sous sa surveillance directe²⁵ ». Mais Flaubert ne s'appesantit pas, dans sa correspondance, sur ce déséquilibre. Au contraire, il va jusqu'à affirmer que sa personnalité de voyageur et celle de son ami se mêlent, pour ne former plus qu'une seule personnalité d'auteur : « Écrivant dans la même pièce, il ne peut se faire autrement que les deux plumes ne se trempent un peu l'une dans l'autre ; l'originalité distincte y perd peut-être, ce serait mauvais pour toute autre chose, mais ici l'ensemble y gagne en combinaisons et en harmonie²⁶. » Le voyage et l'écriture du voyage seraient donc l'occasion d'expérimenter ce qu'on pourrait appeler une solitude à plusieurs, ce qui n'est pas loin de ressembler à une définition de l'amitié.

En va-t-il de même pour le voyage égyptien de Flaubert et Du Camp ? L'article de Sarga Moussa suggère que c'est bien le cas : d'une part, la « vision d'un Flaubert s'opposant terme à terme à Du Camp est trompeuse, du moins autour de 1850 », et l'on ne saurait dire sans caricature que le premier est un sédentaire-né tandis que le second est un authentique aventurier ; d'autre part, de véritables « complicités morales et esthétiques » se font jour dans les notes des deux hommes, tous deux vilipendant par exemple la « stupidité bourgeoise, qui est en même temps l'indice, ici, du développement des voyages modernes, donc de l'émergence du tourisme comme phénomène de masse ».

Avec Louis Bouilhet, toutefois, Flaubert a une relation bien différente : en effet, Bouilhet est pour lui « l'ami sédentaire », pour reprendre l'expression de Thierry Poyet. Pas de voyage commun, donc, mais en revanche une véritable complicité dans l'élaboration de l'écriture du voyage, une relation « narrateur-narrataire » se mettant en place dans le « copieux échange épistolaire » qui

Voir aussi FLAUBERT Gustave, *Correspondance*, vol. 1, édition de Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 475.

25. LE HERPEUX Madame, « Flaubert et son voyage en Bretagne », *Annales de Bretagne*, vol. 47, n° 1, 1940, p. 1-152, p. 14. DOI : 10.3406/abpo.1940.1798.

26. FLAUBERT Gustave, « Lettre à Louise Colet, octobre 1847 ». URL : <https://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/correspondance/10-octobre-1847-de-gustave-flaubert-%C3%A0-louise-colet/?year=1847&page=4> (consulté le 27 novembre 2021) ; et FLAUBERT Gustave, *Correspondance, op. cit.*, vol. 1, p. 475. Sur le partage des rôles entre les deux auteurs, voir l'introduction d'Adrienne J. Tooke à son édition de *Par les champs et par les grèves*, Genève, Droz, 1987.

naît de la séparation entre Flaubert, parti pour l'Égypte, et son ami. Et surtout, c'est grâce à l'amitié littéraire vigilante de Bouilhet que le voyage en Orient a joué le rôle que l'on sait dans la vie et l'œuvre de Flaubert, ce dernier traitant en quelque sorte le mal par le mal : car « Flaubert, le jeune homme épris de lyrisme, de climat méditerranéen et d'empportements où le naturel défie le culturel, le sentiment la raison, doit courir en Orient pour calmer ses ardeurs et atteindre, au retour, à la vraie littérature » dans une œuvre où il s'interdit résolument de suivre sa pente – à savoir, bien entendu, *Madame Bovary*. On pourrait donc presque dire que l'amitié conduit là encore, mais selon une tout autre configuration que dans le cas du couple Flaubert-Du Camp, à une confusion des personnalités, Flaubert s'efforçant d'écrire comme s'il était, non pas Bouilhet lui-même, mais Bouilhet devenu sa propre conscience – il faudrait presque dire son « surmoi », car, en tant qu'auteur, il intègre à sa propre personnalité la figure contraignante qu'est pour lui Bouilhet.

À côté de ces exemples de fusion des personnalités, une autre configuration se détache : les récits concurrents portant sur une même expérience viatique partagée par deux amis. Dans ce registre, pensons au *Colosse de Maroussi* (*The Colossus of Maroussi*) de Henry Miller, publié à Chicago en 1941, et à *L'Île de Prospero* (*Prospero's Cell*, Londres, 1945) de Lawrence Durrell. Ces deux récits, qu'étudie comparativement Georges A. Bertrand, sont non seulement écrits séparément par leurs auteurs respectifs (qui en outre n'appartiennent pas à la même génération), mais il n'ont même pas exactement le même objet : en effet, Durrell rapporte un séjour de plusieurs années à Corfou, alors que Miller, lui, n'est venu l'y rejoindre que pour quelques mois ; à quoi il faut ajouter que Miller est absent du récit de Durrell, alors que ce dernier apparaît plusieurs fois dans *Le Colosse de Maroussi*. Ce qui n'empêche pas les deux écrivains de construire l'un comme l'autre la Grèce comme un *topos*, ou plus exactement comme un « lieu emblématique, héraldique » ; cette convergence des représentations s'expliquant par une communion amicale dans l'expérience viatique initiale, même si les séjours respectifs des deux hommes ne coïncident pas parfaitement d'un point de vue purement factuel.

Parmi les autres exemples qui viennent naturellement à l'esprit, on peut citer *Courrier de Tartarie* (*News from Tartary*, 1936) de Peter Fleming et les *Oasis interdites* d'Ella Maillart (1937), deux récits retraçant un voyage commun de Pékin à Srinagar en 1935 ; *La Voie cruelle* (1947/1952) d'Ella Maillart également et *Où est la terre des promesses ? (Alle Wege sind offen)* d'Annemarie Schwarzenbach,

double témoignage sur le voyage des deux femmes en Afghanistan en 1939; ou encore, pour en rester à l'exemple d'Ella Maillart, sa *Vagabonde des mers* (1942), qui répond au *Quand j'étais matelot* (1930) de Marthe Oulié, les deux femmes ayant, en compagnie d'Hermine de Saussure, écumé les mers en 1923-1924. Or, dans ce dernier cas, si chacun des textes reflète la personnalité de son autrice, une sensibilité commune s'y fait jour – et surtout, comme le note Odile Gannier, ce sont « de véritables manifestes au-delà du simple récit de croisières; leurs équipées ne sont pas des vacances en groupe mais une véritable école de vie, et, pour ces jeunes filles courageuses et volontaires, un défi à la vie rangée qui semblerait devoir être leur lot, la déclaration d'indépendance d'une génération et plus particulièrement des femmes de leur époque ». C'est ce qui rend l'amitié si indispensable : ces manifestes ne peuvent s'exposer qu'à plusieurs voix, leur production même étant conditionnée par l'expérience viatique amicale.

Création viatique et amitiés intermédiales

Une telle fusion des personnalités, des regards et/ou des représentations peut-elle s'opérer aussi dans un cadre intermédiaire? Certains exemples permettent d'en douter. Ainsi, quand il voyage en Espagne avec quelques-uns de ses amis (Maquet, Boulanger, Giraud et Desbarolles, sans oublier son fils, Alexandre Dumas *junior*) en octobre-novembre 1846, Dumas père (qui voyage aussi de concert avec le peintre Jean-Pierre Moynet en Russie et à travers le Caucase en 1858) souligne la complémentarité, et non la fusion, des regards respectifs des différents voyageurs – complémentarité d'autant plus féconde que les uns sont écrivains tandis que les autres sont peintres. Signalant qu'il est un temps pour se mêler joyeusement aux étrangers, et un autre où il est préférable de partir accompagné de quelques proches (« D'ailleurs, je comptais bien partir en bonne compagnie. Le voyage seul, à pied, avec le bâton à la main, convient à l'étudiant insoucieux ou au poète rêveur. J'ai malheureusement passé cet âge où l'hôte des universités mêle sur les grandes routes son chant joyeux aux grossiers jurons des rouliers²⁷ »), Dumas fait aussi et avant tout l'éloge de la création, non pas à plusieurs, mais côte à côte : « Nous rentrâmes chez maître Pepino émerveillés de ce que nous avons vu, jurant de revenir habiter Grenade : Boulanger, Giraud et

27. DUMAS Alexandre, *De Paris à Cadix*, vol. 1, Paris, Delloye, 1847, p. 27.

Desbarolles pour faire de la peinture, Maquet et moi pour faire du roman ou de la poésie, et Alexandre pour ne rien faire²⁸. » Ici, les paysages contemplés apparaissent comme des objets pluri-dimensionnels qu'il convient, pour n'en laisser échapper aucun aspect, d'aborder selon une perspective multimédiale et pluriscopique, voire panoptique.

Toutefois, ce remplacement de la fusion par la juxtaposition tient-il vraiment au fait que les voyageurs ne pratiquent pas tous le même art ? Ce n'est pas certain. En effet, la contribution d'Aude Therstappen, consacrée au voyage que firent « Christian Friedrich Mylius et Johann Rudolf Huber dans le sud de la France en 1812 », montre qu'il existe une véritable communauté de création entre les deux hommes. Certes, en l'occurrence cette coïncidence des représentations viatiques pourrait sembler moins sincère que construite, et s'expliquer par la hiérarchie entre les deux voyageurs, le premier ayant recruté le second pour cette expédition préparatoire à la publication d'un *Voyage pittoresque*. Mais il se trouve que Mylius et Huber développèrent une amitié authentique, et accédèrent véritablement « à une forme d'intimité, ancrée dans des affinités esthétiques et culturelles et renforcée par des expériences communes fondatrices, comme celle du premier bain de mer ».

De son côté, Christine Peltre étudie le voyage du peintre Jules Laurens et du géographe Xavier Hommaire de Hell en Turquie et en Perse (1846-1848). Là encore, l'artiste est en quelque sorte soumis à « l'autorité du savant ». Mais l'influence n'en reste pas moins réciproque, puisque certains passages de la relation du géographe « rivalisent avec le tableau orientaliste » ; à telle enseigne que ces deux figures « fortuitement réunies, différentes par l'âge et la condition [...], constituent néanmoins une équipe et vivent un moment de complicité, de proximité et d'amitié ».

Les multiples exemples de voyages pédestres accomplis par des « tandems écrivain-peintre » en Allemagne entre 1750 et 1850 qu'analyse Arlette Kosch confirment-ils cette hypothèse d'une influence mutuelle des arts et des disciplines ? La question est complexe, car il s'agit d'une époque marquée à la fois par une rivalité accusée entre littérature et peinture, dans la continuité du *Laocoon* (1766) de Lessing, et par un véritable « culte de l'amitié » et de « l'union des âmes ». Mais il semblerait qu'en effet, ces voyages à pied « contribuent à renforcer le lien étroit entre deux amis, indépendamment de leur origine

28. *Ibid.*, vol. 3, p. 36.

sociale ou culturelle, permettant ainsi une maturation de leur moi profond et le dialogue entre deux sources de créativité : la littérature et les arts graphiques²⁹ ».

Cela étant, il peut arriver que l'unanimité ou la communion dans la restitution artistique du voyage compense un certain manque de complicité dans l'accomplissement du voyage lui-même. Carole Martin rappelle ainsi que le voyage que firent ensemble en Inde l'écrivain Hermann Hesse et son ami peintre Hans Sturzenegger fut une aventure en partie manquée : en effet, les « querelles entre les deux hommes », qui peinent à s'acclimater au pays qu'ils visitent, sont récurrentes, de telle sorte que, si leur amitié « est enrichie par un plaisir commun », elle est aussi « mise à mal ». Toutefois, de cette expérience viatique parfois pénible naîtront « des œuvres dont l'objet n'est autre que l'amitié et le regard que chacun des deux artistes porte sur son ami ».

Politiques de l'amitié en voyage

Reste la question des politiques du voyage entre amis. On a vu plus haut qu'Ella Maillart et ses compagnes de voyage faisaient de leurs aventures maritimes de véritables actes d'indépendance fondateurs de leur souveraineté féminine. Mais il est des voyages dont les circonstances sont encore plus explicitement politiques, et où l'amitié elle-même est politisée. Cela peut tenir, parfois, à la hiérarchie qui se dessine entre les amis. Ainsi du couple amical formé par la jeune Martha Wilmot, qui, en avril 1803, « âgée de 28 ans, issue de la *gentry* anglo-irlandaise, quitte l'Irlande pour se rendre en Russie », et la princesse Catherine Romanov Dachkova, « figure de premier plan » depuis qu'en 1762, « à 19 ans, elle [a] aidé l'impératrice Catherine II à accéder au pouvoir en évinçant

29. Toutes proportions gardées, cette conclusion théorique est déplaçable vers d'autres époques : songeons ainsi à la complémentarité des récits de Nicolas Bouvier et des dessins de Thierry Vernet dans *Douze gravures de Thierry Vernet. Trois textes de Nicolas Bouvier* (1951, évocation à deux « voix » d'un voyage de Venise à Istanbul accompli en 1951 par les deux hommes en compagnie de Jacques Choisy) et dans *L'Usage du monde* (1964, compte rendu poétique d'un voyage à deux de Belgrade à Kaboul en 1953-1954). Bouvier évoque d'ailleurs dans une lettre à Vernet envoyée de Kaboul le 24 novembre 1954 sa complicité viatique comme artistique avec ce dernier : « Bien sûr l'idée de faire remarquer notre tandem m'excite beaucoup. Ton travail est un stimulant pour le mien. Par des chemins différents, on poursuit le même objectif. C'est ce qui rend la collaboration et confrontation si dynamique. » Voir BOUVIER Nicolas, VERNET Thierry, *Correspondance des routes croisées, 1954-1964*, Genève, Zoé, 2010.

l'empereur Pierre III » : comme l'illustre l'article de Stéphanie Gourdon, en l'occurrence, le déséquilibre entre les statuts respectifs des deux femmes fait que l'amitié menace de tourner à l'emprise.

Mais parfois, c'est plus largement le contexte historique qui politise l'amitié. C'est le cas en particulier dans les romans d'émigration qu'analyse Michèle Bokobza Kahan : c'est le contexte politique qui y suscite le franchissement de la frontière et l'errance, et l'amitié y apparaît parfois comme « le remède pour rendre les maux moins vifs ». Dès lors, l'amitié viatique devient un véritable acte politique : « d'une part, la quête d'une stabilité et d'un équilibre dans un monde bouleversé trouve un point d'ancrage dans les moments où surgit l'amitié ; d'autre part, la potentialité pacifique de l'amitié, qui semble à bien des égards proposer un pacte de solidarité entre les révolutionnaires et les contre-révolutionnaires, révèle le débat politique formulé en creux dans ces romans d'émigration en forme de récits de voyage. »

Cela établi, à côté de ces voyages politiquement subis, les exemples sont nombreux de voyages volontairement politisés par le regard adopté par ceux qui les entreprennent. S'il est des voyageurs qui considèrent le voyage lui-même comme un objet pluri-dimensionnel qu'il faut appréhender simultanément de plusieurs côtés à la fois (d'où la nécessité de voyager, de regarder et d'écrire/de créer à plusieurs), selon une perspective scopique externe, il en est d'autres qui considèrent les pays visités comme des espaces qu'il faut en quelque sorte envahir du regard, selon une perspective scopique interne. Dans son *Constantinople* (1853), Gautier évoque la solitude du voyageur :

On sait que l'on va s'exposer à des fatigues, à des privations, à des ennuis, à des périls même, il en coûte de renoncer à de chères habitudes d'esprit et de cœur, de quitter sa famille, ses amis, ses relations, pour l'inconnu, et cependant l'on sent qu'il est impossible de rester, et ceux qui vous aiment n'essayeront pas de vous retenir et vous serrent silencieusement la main sur le marchepied de la voiture³⁰.

Cependant, en voyageant, « on comprend qu'on peut vivre ailleurs que dans son pays, sa ville, sa rue, avec d'autres que ses parents, ses amis, son chien et sa maîtresse³¹ ». Et si l'on part avec un compagnon, ce n'est pas pour emporter avec soi une incarnation de l'*ici*. C'est pour voir deux fois plus, pour

30. GAUTIER Théophile, *Constantinople*, Paris, Michel Lévy frères, 1853, p. 5.

31. GAUTIER Théophile, *Zigzags*, Paris, Victor Magen, 1845, p. 59.

ne rien laisser échapper du territoire que l'on *conquiert* (dans les deux sens du terme, amoureux comme militaire) du regard, que l'on emporte avec soi un ami – témoin ces lignes d'*Un tour en Belgique et en Hollande*, récit d'un voyage fait de concert par Gautier et Nerval en 1836 :

Le lecteur n'a sans doute pas oublié les causes de mon excursion dans ces régions polaires et arctiques, et que, comme un autre Jason, j'étais parti pour aller conquérir la toison d'or, ou, pour parler en style plus humble, chercher la femme blonde et le type de Rubens ; but innocent et louable s'il en fut. Je n'avais pas encore vu une seule femme blonde, quoique j'eusse mon télescope constamment braqué, et que mon ami Fritz [comprendre Nerval] regardât à gauche, tandis que j'explorais le côté droit de la route, de peur de laisser passer dans un moment de distraction ou de négligence, quelque Rubens sans cadre, sous forme d'une honnête Flamande³².

Dans le même ordre d'idées, mais dans un contexte bien plus sérieux et donc selon une perspective politique radicalement autre, on pourra citer le voyage d'André Gide en URSS en 1936. Gide a l'habitude de voyager à plusieurs. Outre son voyage de noces en Italie (1895-1896), qu'il fait, comme il se doit, avec son épouse Madeleine, mais aussi pour partie en compagnie de l'orientaliste germano-balto-péttersbourgeois Fédor Rosenberg, dont le couple fait la connaissance en cours de route à Florence, on peut citer notamment son voyage en Afrique-Équatoriale Française (1925-1926), fait en compagnie de son « neveu » et amant Marc Allégret, qui réalise un film au Congo pendant que Gide prend des notes. Mais ce qui fait la particularité du voyage en URSS, c'est que Gide s'y « munit » d'amis – Pierre Herbart (qui habite Moscou depuis six mois), Louis Guilloux, Jacques Schiffrin (qui connaît le russe), Jef Last (dont c'est le quatrième voyage en URSS) et Eugène Dabit (qui mourra à Sébastopol) – afin d'occuper plus efficacement le terrain. Il ne veut rien manquer, il ne faut pas que quoi que ce soit échappe au regard des voyageurs, qui mènent une véritable enquête sur la vérité et les mensonges de l'URSS : « Par grande crainte de ne point suffire, j'avais eu soin de m'adjoindre cinq compagnons [...]. Oui, je pensais que, pour bien voir et entendre, six paires d'yeux et d'oreilles ne seraient pas de trop ; et pour permettre les recoupements de réactions forcément différentes³³. » En outre, pour Gide, certains amis servent de garde-fous, d'intermédiaires

32. *Ibid.*, p. 62-63.

33. GIDE André, « Compagnons », dans GIDE André, *Retour de l'URSS*, suivi de *Retouches à mon « Retour de l'URSS »*, Paris, Gallimard, 2009, p. 172.

critiques entre un voyageur qui craint d'être naïf et un empire soviétique qui ne demande qu'à exploiter la crédulité des visiteurs. De Pierre Herbart, ainsi, Gide écrit dans ses *Retouches à mon «Retour de l'URSS»* : « Il a certainement beaucoup aidé à m'avertir, je veux dire : éclairé bien des choses que je n'aurais sans doute pas comprises par moi-même³⁴. » Bref, le voyage avec des amis fonctionne à la fois comme une stratégie d'invasion scopique et comme un dispositif critique. Ce qui ne veut pas dire que les amis seront unanimes au moment de relater leur voyage : si Gide veut révéler sans fard sa déception, ses compagnons de route estiment qu'il serait politiquement plus judicieux de modérer les critiques, sous peine d'apporter de l'eau au moulin des anti-communistes et des pro-fascistes.

Une pareille absence d'unanimité se retrouve dans le cas du voyage que Roland Barthes, Philippe Sollers et Julia Kristeva font en Chine en 1974. Sollers le conçoit comme une étape dans « l'engagement pro-chinois défendu par la revue littéraire *Tel Quel* depuis le début de la Révolution culturelle », tandis que Barthes, à qui ses amis ont dû forcer un peu la main pour qu'il les accompagne, est loin de partager ces convictions politiques. Et la communion des trois voyageurs sera d'autant plus fragilisée que, comme le note Qingya Meng, « Barthes, Sollers et Kristeva semblent [perdre] les repères de leur amitié pour tenter de se positionner comme des intellectuels face à une Chine qu'ils ne comprennent pas », et où le « politique s'impose comme la seule dimension possible dans l'espace social où l'individu est remplacé par la représentation du peuple chinois ». À telle enseigne que se dessine un contraste assez net entre une époque moderne où l'amitié pouvait encore servir de viatique en des temps politiquement troublés, et une ère postmoderne où, au contraire, la politique trouble les amitiés viatiques.

Pour autant, l'ami cesse-t-il tout à fait d'être un point de repère pour le voyageur ? On a envie de croire que non, et de prendre un peu au sérieux la facétieuse et métaphorique sentence de Robert Louis Stevenson : « Mais nous sommes tous des voyageurs dans ce que John Bunyan appelle la solitude de ce monde – tous, nous voyageons en compagnie d'un âne ; et ce que nous pouvons découvrir de meilleur au cours de nos voyages, c'est un ami loyal³⁵. »

34. *Ibid.*

35. STEVENSON Robert Louis, *Travels with a Donkey in the Cévennes*, Boston, Roberts Brothers, 1879, p. 5. Nous traduisons : « *But we are all travellers in which John Bunyan calls the wilderness of this world – all, too, travelers with a donkey; and the best we can find in our travels is an honest friend.* »